tisans. On profite çà et là de ses vues ingénieuses ou pénétrantes sur l'histoire ; sa donnée fondamentale, personne ne l'admet. Comment croire en effet, suivant la piquante expression de Jouffroy, que la civilisation soit non pas une chose qui marche, mais une chose qui tourne ? Est-ce une loi soutenue vers son but définitif et telle qu'il est permis de l'augurer de la grandeur des desseins de la Providence, que ces rechûtes continuelles de la civilisation dans la barbarie et ce retour constant des nations à la succession des trois âges divin, héroïque et humain ! Vico veut-il dire que toujours une aristocratie brutale et oppressive sera obligée de céder devant les résistances et les réclamations éclairées de la masse d'une nation ? Veut-il dire que toujours le danger pour les démocraties sera de pencher à l'abus de la liberté, à la licence, à l'anarchie ? que la monarchie qui relie le faisceau des pouvoirs sera toujours un remède à la discorde des factions, au conflit des ambitions particulières, aux autres vices enfin qui empêchent les républiques de se gouverner ? Nous serons pleinement de son avis. Nous reconnaitrons par là que les mêmes causes produisent incessamment les mêmes effets, et nous ne ferons que rendre hommage à des vérités de la politique que nous eussions trouvées tout aussi bien à l'école pratique de Montesquieu et de Machiavel. Mais la politique avec ses maximes est profondément distincte du plan général que peuvent suivre, d'après les décrets de Dieu, les diverses civilisations. Vico n'est point autorisé à nous donner cela comme la loi de l'histoire, à moins que l'histoire n'ait pas de loi et que tout ne se réduise à quelques axiômes de la politique se vérifiant par une constante application.

Vico se trompe d'ailleurs dans la base même de son système. Non, le penseur napolitain ne peut avoir raison. La barbarie n'est pas le pivot éternel des sociétés. Où pren-